

**MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET SECONDAIRE
SPÉCIALISÉ DE LA RÉPUBLIQUE D'OUZBÉKISTAN**

UNIVERSITÉ DES LANGUES DU MONDE

**DÉPARTEMENT DE LA TÉORIE ET DE LA PRATIQUE DE LA
LANGUE FRANÇAISE**

PRÉSENTATION

sur le thème

**Quelques problèmes de la philologie
romane**

FAIT PAR: étudiante du gr. 209

Mamarasulova Nodira

Tachkent-2013

Quelques problèmes de la philologie romane

Plan:

I. Introduction

II. La partie principale

1. Quelques aspects récents de la philologie romane en France.

2. De la philologie romane à la critique thématique.

3. La philologie française, pragmatique avant tout ?

III. Conclusion

Introduction

Il s'agit d'une comparaison évaluative dont les critères se déterminent a priori à partir de l'image idéale d'une langue parfaite. L'empirisme évaluatif de Jenisch dépasse cependant l'empirisme hypothétique du XVIIIe siècle sur le plan polémique. Il s'oppose à une sous-estimation de la diversité des langues, en les supposant comparables dans leurs avantages et leurs désavantages, sans se décider pour une langue qui soit la mesure de toutes les autres.

Du point de vue pratique, il est peut-être intéressant que ce concours ne s'annonce plus en français. On ne renonce pas, cependant à la recherche d'une langue parfaite et l'on veut une comparaison impartiale pour laquelle on reprend les critères connus depuis la discussion sur les problèmes du langage à l'époque de la Renaissance : la richesse (Reichthum), l'analogie (Regelmäßigkeit), la force (Kraft) et l'harmonie (Harmonie).

Quelques aspects récents de la philologie romane en France

On a souvent constaté que la philologie romane était née en Allemagne. Cette découverte fut souvent liée à Friedrich Diez (1794-1876), professeur à l'université de Bonn et érudit qui ne maniait aucune des langues romanes qu'il décrivait. Cette image un peu superficielle est peut-être la cause de la vision d'une rupture entre le monde pratique des maîtres de langues et celui de la scientificité d'une discipline nouvellement fondée. Je voudrais confirmer dès le début que cette position est tout à fait justifiable et qu'elle est même perpétuée, sous certains aspects, dans les universités allemandes et dans leur enseignement de la philologie romane. Mais je voudrais mettre l'accent sur les formes de transmission et d'interactions personnelles qui peuvent être constatées au cours de la formation de la philologie romane. Ce faisant, je pars, bien sûr, d'une préhistoire de la philologie romane qui ne fut pas inventée tout d'un coup par Friedrich Diez. Je m'intéresserai, de la même manière, aux formes d'application de la philologie romane à l'enseignement des langues. Pour ne pas devoir citer trop de noms, je me limiterai aux personnages qui étaient entrés en liaison avec l'Académie de Berlin.

La continuité entre l'âge classique et la linguistique positiviste a déjà été l'objet de plusieurs études en histoire des sciences du langage. Les protagonistes de la linguistique historico-comparative doivent beaucoup à des étymologistes comme Covarrubias, Vossius et Ménage et les sanskritistes du XVIIe siècle. Les grands catalogues des langues de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle sont souvent considérés comme des travaux préparatoires qui n'attendaient qu'une méthode plus scientifique pour aboutir à une comparaison généalogique et typologique des langues. Sur un plan plus théorique, on a déjà discuté pour savoir comment la théorie sensualiste a imposé le point de vue génétique à un logicisme d'abord largement a-chronique (Droixhe 1978 : 16). Tous ces développements qu'on a étudiés jusqu'ici surtout dans les grands textes, cités plus tard souvent comme précurseurs, semblent soulever les questions suivantes : Quel était le rôle des données linguistiques, de ce qu'on appellerait peut-être faits empiriques dans les différentes théories mises en relation ? Le sensualisme ou empirisme, a-t-il vraiment contribué à une orientation vers les faits linguistiques dans leur réalité historique ? Les collections de langues ont-elles fourni le matériau du développement de la linguistique historico-

comparative ? Et les maîtres de langues, n'ont-ils vraiment pas contribué à la linguistique scientifique par leurs descriptions de langues ?

Si le fait d'avoir travaillé sur plusieurs langues romanes et de les avoir comparées est une caractéristique des philologues allemands, il faut penser tout d'abord aux maîtres plurilingues du XVIIe et XVIIIe siècles parmi lesquels quelques-uns s'intéressaient à beaucoup plus qu'à l'enseignement de langues. Mentionnons comme exemple Matthias Kramer (1640-1730) qui développait une large activité descriptive et didactique dans le domaine des langues romanes. Il a publié des travaux sur l'italien, le français, l'espagnol, le néerlandais et l'allemand. Les travaux de Kramer sur les langues romanes sont répartis en époques différentes. D'abord il se consacrait à la langue italienne sur laquelle il écrivit la *Gran Grammatica* (*Vollständige Italiänische Grammatika* 1674), un Dictionnaire (*Das neue Dictionarium oder Wort.Buch in Italiänisch-Teutscher und Teutsch-Italiänischer Sprach* 1676) et plusieurs ouvrages didactiques.

Au français, il consacrait son Dictionnaire royal, un *Essay d'une bonne Grammaire François*e (Nuremberg 1696), une collection de dialogues sous le titre *Nouveau Parlement* (Francfort 1696) et un *Entretien de la Methode* (Nuremberg 1696). Il enseignait à l'université de Heidelberg et probablement aussi à l'université d'Altdorf près de Nuremberg où il est mentionné comme *Magister Linguarum exoticarum*. Il passait presque dix ans à Regensburg où il était chargé de l'éducation du fils du délégué de Brandebourg auprès du Reichstag. C'était en 1712 qu'il fut élu membre de la société prussienne des sciences, pour ses mérites dans l'enseignement des langues. C'était son ancien élève, l'économiste Paul Jakob Marperger (1656-1730) qui l'avait proposé pour ses mérites dans l'enseignement des langues qui sont surtout dus à l'œuvre italienne de Kramer. Mais Kramer paraît avoir fortement aspiré à une place dans l'Académie. Dans une lettre à Marperger, il lui demande d'intervenir en sa faveur, il décrit ses mérites, donne les noms des personnes qui pourraient témoigner de sa réputation et justifie sa demande par sa volonté de dédier son dictionnaire français allemand au roi de Prusse.

La dominance de l'italien dans l'œuvre de Kramer s'explique certainement par les relations commerciales et culturelles de la ville de Nuremberg avec l'Italie. Kramer publiait aussi un livre de correspondance pour des commerçants italiens et allemands (*Banco-Secretarius / oder kauffmännischer Correspondentz-Stylus* ;

erkläret in drey-hundert schönen Handels-Briefen [...], Italiänisch und Teutsch, Nuremberg 1693). Dans les années 90 il avait terminé la série italienne de ses ouvrages et il commença à écrire une Gramatica y Sintaxe de la lengua Española-Castillana, publiée en 1711 qui fut sévèrement critiquée par son collègue de Leipzig Sotomayor, mais qui doit avoir eu une certaine influence en Espagne, peut-être même sur la Grammaire de l'Académie espagnole de 1771 (cf. Sánchez-Rigueira 1982, 260 ; Neumann-Holzschuh 1991, 267 ; Völker 2001, 175). C'est une grammaire qui consiste en 3 volumes, dont le premier est dédié à la phonétique et à la morphologie, le deuxième à la syntaxe et le troisième est un dictionnaire phraséologique. Il est remarquable que Kramer ait écrit sa grammaire espagnole en latin, prétendant vouloir atteindre un public plus large, mais certainement aussi parce que ses connaissances pratiques de la langue espagnole n'étaient pas suffisantes.

Sa grammaire française est une grammaire des parties du discours, classées selon le modèle latin traditionnel et incluant un livre sur la déclinaison, mais pas de livre sur les articles. Pourtant, il voit bien le problème de la transposition linéaire des catégories grammaticales du latin au français, et il donne un supplément sur la formation des cas par des prépositions qui servent de signes

III. Ein Supplementum oder accuratere Lehre von der Formatione Casuum, vermittels der Præpositionen de, à &c. als Signis derselben / it. Von der Manier ein französisch Nomen oder Pronomen nach gestalt der Sachen ohne oder mit den Articulis le, la, les c. zu decliniren. (Essay d'une bonne Grammaire François, Nuremberg 1696, 14. Seite des unpaginierten Vorberichts) De la même manière, il ajoute des remarques sur l'usage des articles, domaine dans lequel, selon lui, la majorité des maîtres de langues se seraient trompés. Il ne discute pas la nature de l'article, mais il donne des règles de son usage pour faciliter l'apprentissage de la langue :

IV. Von dem rechten Gebrauch und Nicht-Gebrauch gedachter Articulen / worinnen bishero die meisten Sprachmeistere geirret / und beydes / ihnen selbst das Lehren / und ihren Discipeln das Lernen und Zunehmen sauer gemacht haben . (Essay d'une bonne Grammaire François, Nuremberg 1696, 14. Seite des unpaginierten Vorberichts)

Kramer se rend compte des problèmes de la description phonétique française et il promet une Grammaire Royale qu'il ne terminera jamais. Celle-ci contiendrait « un supplément sur la prononciation correcte et pure du français » qu'il ne

savait pas encore donner. La représentation des sons français par des lettres allemandes se heurtait à des difficultés énormes. Il ne distinguait pas, par exemple, entre des consonnes sonores et sourdes, transcrivant *vierge* par *viersche* et confondant le *g* sonore qui n'existe pas en allemand avec la consonne sourde. De plus, Kramer n'expliquait que les sons spécialement décrits par une transcription et laissait les autres dans leur orthographe française. Cela ne faisait pas voir la véritable prononciation des mots. On voit bien que Kramer est loin de l'élaboration d'une méthodologie comparative ou descriptive et son activité se limitait aux manuels de langues. Il se rapproche pourtant des idées de la linguistique romane dans ses idées sur les dialectes et les langues-mères qu'il développait surtout dans ses dictionnaires. Dans ceux-ci il abandonne la disposition alphabétique des mots qui serait suffisante pour un dictionnaire destiné à la consultation, mais il voulait créer un dictionnaire de lecture et d'apprentissage. Pour cela, il se réclamait de l'arrangement des mots dans le premier dictionnaire de l'Académie française et il reprit la phrase fameuse « Il est agréable & instructif de disposer le Dictionnaire par Racines... ». Pour trouver les racines, il explique les notions de 'langue originelle' ou 'langue fondamentale'. La langue originelle consistait pour lui en un certain nombre de mots créés directement par Dieu. Pour Kramer, il y avait quatre langues originelles : l'hébreu, l'allemand qu'il met en relation avec le celte, le latin et le slave. Il supposait des dérivations et des compositions des mots de ces langues qui menaient à des dialectes principaux tels que le français, l'italien, l'espagnol, l'anglais, le suédois, le danois, le polonais, le tchèque et le hongrois. Ces dialectes principaux se seraient développés au cours du temps par la corruption des quatre langues d'origine. Ils ne seraient pas encore des langues, malgré la pureté qu'ils avaient déjà acquise. A partir de ces dialectes principaux, Kramer suppose d'autres sous-dialectes, issus d'une corruption continue des langues. Le français se présente pour lui comme un mélange de la langue allemande qu'il identifie au celte et au latin. Les Gaulois auraient selon lui d'abord parlé allemand, et après les romains leur auraient imposé le latin : « Ist allgemein entstanden, als die Gallier, die zuvor vermutlich Teutsch geredt, von Römern (Latinern) überzogen und untergebracht wurden ».

Le but pratique de l'enseignement du français pour les dames empêchait la réflexion sur la provenance des formes et des sons de cette langue. Comme Choffin l'avait expliqué, dans l'enseignement pour des dames une didactique spéciale du vocabulaire était nécessaire : on ne pouvait pas s'appuyer sur la

connaissance de l'étymon latin et il fallait aussi faire attention au choix des textes et expliquer la grammaire par la pratique. La voie inductive de l'apprentissage de la langue française était favorisée par Jean Charles Thiébaud de la Veaux (1749-1794), maître de français à Bales qui fut appelé, juste après de fâcheuses aventures en 1779, à Berlin par Frédéric II. Il y travaillait jusqu'à 1786, et après la mort de Frédéric il se rendit à Stuttgart pour enseigner à la Hohe Karlsschule. Ensuite il s'engagea comme jacobin en Alsace où il restait jusqu'à sa mort. Il a donné une appréciation critique des ouvrages pour l'enseignement du français en Allemagne, *Le maître de langue ou Remarques instructives sur quelques ouvrages français écrits en Allemagne* (Berlin 1783) qui parut de façon anonyme. Les vrais principes de la langue française oder Neue französische Grammatik für die Deutschen von einer Gesellschaft Gelehrter beider Nationen, ouvrage anonyme aussi (Berlin 1785), fait allusion à un titre bien connu en France. De plus, il publiait plusieurs livres élémentaires (*Methodischer Unterricht in der französischen Sprache*, 4 vol. , Berlin 1790 ; Premier livre élémentaire 1787 ; Cours théorique et pratique de langue et de littérature Ouvrage entrepris par ordre du Roi, 3 vols.). De la Veaux distingue les voies de l'apprentissage des langues modernes de celles qui se prêtent à l'apprentissage d'une langue morte. Pour le français, il ne reconnaît que la routine et les règles, et il recommande pour le début la voie inductive qui commence par la routine qui est préférée par la nature dans l'apprentissage de la langue maternelle. Le développement de la philologie romane est surtout provoqué par l'intérêt qu'on prenait aux textes anciens français et provençaux. Ce courant commençait avec Raynouard, et, en Allemagne, August Wilhelm Schlegel et Friedrich Diez y répliquaient. Il est remarquable que ce domaine de recherches ait été découvert par des spécialistes d'autres disciplines. Schlegel était historien de la littérature et orientaliste à Bonn où il enseignait le sanskrit, Diez était professeur des langues moyennes et nouvelles à Bonn et il enseignait la littérature allemande jusqu'au XVI^e siècle, le gotique, l'ancien et le moyen allemand et l'anglo-saxon. Le premier sujet en langues romanes qui l'intéressait était, dans l'esprit romantique, la poésie des troubadours (Diez 1826). Diez avait commencé sa carrière d'enseignement à Bonn en 1821 et, pendant les dix premières années, il n'avait pas eu beaucoup de succès. A partir de 1830, il donna des cours sur l'origine et la structure des langues romanes qui attiraient beaucoup d'étudiants. La professionnalisation de la philologie romane ne se faisait donc pas à partir des langues romanes pour lesquelles on avait des maîtres bien formés et actifs dans leur travail linguistique ni à partir des

collections de langues, mais à partir de l'étude des textes pour laquelle les philologues d'autres disciplines étaient plus compétents. Les premiers romanistes s'opposèrent au classicisme dans la littérature et la critiquaient dans un sens romantique. Il mettaient la réflexion historique à la place de l'appréciation traditionnelle des belles lettres. Tout le monde se croit en état de juger les anciens temps d'après des connaissances superficielles. Le moyen le plus sûr de ne tirer aucun parti de l'histoire, c'est d'y porter un esprit d'hostilité. Si nous dédaignons nos ancêtres, prenons garde que la postérité ne nous le rende. (Gröber 1985, vol. 1, 103) Quelques années plus tard, en 1867, le pas du maître de langue vers le professeur de langue était franchi : le doyen de la faculté Moriz Haupt avait obtenu la permission de nommer un professeur titulaire d'une chaire de philologie romane à l'université de Berlin. Il s'adressa tout de suite à Friedrich Diez qui ne tarda pas à répondre et proposa son disciple Adolf Tobler qui devint dix ans plus tard le premier directeur du séminaire roman-anglais de l'université de Berlin. Tobler fut nommé membre de l'Académie de Berlin en 1881 et proposa par la suite des romanistes comme Gaston Paris, Ascoli et Mussafia comme membres correspondants de l'Académie. De plus, il initia une fondation Diez qui avait son siège à Berlin et qui décernait des prix pour des travaux importants. Ainsi, en 1892, 1896 et 1900 un seul savant reçut les prix de la fondation Diez : Wilhelm Meyer-Lübke pour sa grammaire des langues romanes (Lautlehre : Leipzig 1890 ; Formenlehre : Leipzig 1894 ; Syntax : Leipzig 1899) et sa grammaire italienne (Italienische Grammatik : Leipzig 1890) . On pourrait multiplier les noms des savants en philologie romane qui étaient liés à l'Académie de Berlin. Depuis 2001 nous disposons d'un livre de Jürgen Storost qui donne des informations sur 300 ans d'études sur les langues romanes à l'Académie qui comprend des savants de formations différentes ainsi que des maîtres de langues qui aspiraient à la reconnaissance dans le monde académique. Comme nous l'avons vu beaucoup de professeurs enseignaient une langue ou plusieurs langues avant d'être nommé dans une université.

Les langues romanes, comme d'autres langues modernes, ont perdu une partie des anciennes formes de flexion. Il faut chercher la cause de ce phénomène dans une certaine négligence qui est naturelle au langage populaire. La prononciation de ces formes, rigoureusement soumise aux lois de la quantité, devient difficile, leur variété devient incommode ; leur son comme leur sens s'obscurcit et enfin l'esprit, tendant à la précision, cherche à combler le vide qui

s'est ainsi produit dans l'organisme du langage par l'emploi de mots auxiliaires appropriés. Ces derniers sont employés soit isolément, soit comme affixes, mais d'ordinares ils échangent leur signification individuelle contre une plus abstraite répondant à la forme grammaticale qu'ils ont charge de représenter. (Diez (1973 [1874])

La linguistique romane historico-comparative prend une position opposée au fonctionnalisme synchronique qui dominait dans les descriptions linguistiques des maîtres de langues, tout en utilisant les mêmes catégories. Ainsi, Diez traitait des déclinaisons et des classes des conjugaisons dans des chapitres qu'il avait consacrés aux parties du discours. Ce qui l'intéressait dans le domaine de la morphologie était la réaction des langues au changement des sons qui s'était produit à partir du latin. La langue réagit dans son ensemble aux changements survenus par la négligence de l'usage, elle se comporte comme un organisme. Et les mots qui deviennent auxiliaires subissent une perte de sens lexical concrète, ils sont grammaticalisés, comme on dirait aujourd'hui. Dans le domaine syntaxique, l'ordre des mots est présenté comme une conséquence de la perte de la flexion casuelle, « cause principale qui a privé les langues filles de la liberté presque illimitée que possède à cet égard le style classique » (Diez (1973 [1876]), 413).

La philologie romane occupe donc une position sélective à l'égard des faits linguistiques : elle ne prend en considération que les phénomènes qui montrent les changements. Sous ce point de vue, la syntaxe pose plusieurs problèmes pour lesquels on a recours à l'arrangement et aux méthodes des maîtres de langues. Le chemin de la réforme de la syntaxe proposé par Meyer-Lübke correspond à celui qu'avaient choisi les maîtres de langues. Ceux-ci avaient de plus en plus rejeté quelques catégories de la grammaire gréco-latine, Meyer-Lübke reprend cette idée, tout en affirmant qu'il ne peut pas encore y satisfaire : il ne classe donc pas le nom qui suit un verbe et la préposition pour (partir pour Paris) comme un complément d'objet

Au français, il consacrait son Dictionnaire royal, un Essay d'une bonne Grammaire François (Nuremberg 1696), une collection de dialogues sous le titre Nouveau Parlement (Francfort 1696) et un Entretien de la Methode (Nuremberg 1696). Il enseignait à l'université de Heidelberg et probablement aussi à l'université d'Altdorf près de Nuremberg où il est mentionné comme Magister Linguarum exoticarum. Il passait presque dix ans à Regensburg où il

était chargé de l'éducation du fils du délégué de Brandebourg auprès du Reichstag. C'était en 1712 qu'il fut élu membre de la société prussienne des sciences, pour ses mérites dans l'enseignement des langues. C'était son ancien élève, l'économiste Paul Jakob Marperger (1656-1730) qui l'avait proposé pour ses mérites dans l'enseignement des langues qui sont surtout dus à l'œuvre italienne de Kramer. Mais Kramer paraît avoir fortement aspiré à une place dans l'Académie. Dans une lettre à Marperger, il lui demande d'intervenir en sa faveur, il décrit ses mérites, donne les noms des personnes qui pourraient témoigner de sa réputation et justifie sa demande par sa volonté de dédier son dictionnaire français allemand au roi de Prusse.

De la philologie romane à la critique thématique

Je voudrais tenter ici d'orchestrer un « dialogue critique », c'est-à-dire plus précisément un dialogue entre des critiques, en comparant quelques grands classiques de la critique proustienne que l'on doit d'une part aux représentants de la philologie romane, d'autre part aux représentants de la critique thématique. Mais commençons, comme il se doit, par faire les présentations.

Le corpus

Côté allemand, et par ordre d'entrée en scène, je mentionnerai d'abord le Marcel Proust de Curtius. Écrit entre 1922 et 1924, soit avant que paraissent *Albertine disparue* et *Le Temps retrouvé*, il est publié dans une traduction française d'Armand Pierhal en 1928 [1]. Cet ouvrage est lui-même le lieu d'un important « dialogue », d'une part avec la critique française, puisqu'il cite ceux qu'on nommera les « critiques de la NRF », Crémieux, Rivière, Charles du Bos, Thibaudet, d'autre part dans la mesure où Proust lui-même et Curtius ont directement entretenu une correspondance. Erich Auerbach, pour sa part, n'a pas consacré de monographie à Proust : son plus célèbre ouvrage, *Mimésis*, ne lui accorde que quelques lignes au sein du chapitre « Le bas couleur de bruyère » [3], où la Recherche voisine avec *To the Lighthouse* et *Ulysses*. De fait, c'est bien à Woolf, et non à Proust, qu'est consacré le chapitre, et ce dernier n'est cité qu'à titre de comparaison. Mais Auerbach a écrit en 1925 un article, publié en revue en 1927, intitulé « Marcel Proust. Der Roman von der verlorenen Zeit », qui a été récemment traduit en français dans un volume collectif consacré à l'œuvre du romaniste. Le troisième texte que j'inviterai pour incarner la philologie romane sera le fameux chapitre de Spitzer « Le style de Marcel Proust » [5], publié en 1928 dans les *Stilstudien*, qui dialogue pour sa part avec Curtius, mais aussi Crémieux et Pierre-Quint. Côté francophone (puisque nous citerons dans l'ordre un critique belge, un critique suisse et un critique français), je mentionnerai d'abord Georges Poulet, dont les textes consacrés à Proust sont très nombreux : j'isolerais pour les besoins de la cause les chapitres sur Proust dans les volumes d'*Études sur le temps humain* de 1949 et 1968, ainsi que la monographie *L'Espace proustien* de 1963 [6], laquelle comporte une allusion à Curtius sur laquelle nous aurons beaucoup à dire. De Jean Rousset, on retiendra le chapitre de *Forme et Signification* consacré à la Recherche, mais aussi l'important avant-propos de cet ouvrage, qui déploie de nombreux principes de l'esthétique proustienne pour légitimer la démarche adoptée dans l'ensemble

de l'essai . De Jean-Pierre Richard, enfin, on commentera Proust et le monde sensible, ce qui nous conduira jusqu'à l'année 1974 : c'est donc un demi-siècle de critique que ce parcours nous amènera à couvrir. L'état de la recherche actuelle sur cette question se résume à une idée, qu'on n'aura garde contredire ici, selon laquelle la philologie romane « annonce » les lectures de la critique thématique : on ne reprendra pas ici les points communs bien connus entre les deux types de critique, en particulier le privilège accordé à l'analyse interne aux dépens de l'explication biographique entre autres, afin d'aller plus avant dans la mise en évidence d'une communauté de gestes critiques. Le « dialogue » entre les deux traditions critiques est suffisamment établi, ne serait-ce que par des points de rencontre manifestes : par exemple, Leo Spitzer fut collègue, à John Hopkins University, de Georges Poulet. On pourrait encore souligner le rôle de Marcel Raymond, souvent associé à la critique thématique par le truchement de l'École de Genève, qui de 1926 à 1928 fut, à Leipzig, très influencé par la pensée issue du romantisme allemand, en particulier la *Geistesgeschichte*, qui par ses présupposés – unité profonde d'une époque, effacement des frontières entre les différentes activités de l'esprit... – obéit ainsi au principe romantique de la quête de l'unité, qui se retrouvera dans la critique thématique : tout est dans tout, il suffit de connaître un élément pour, en tirant le fil, retrouver le panorama d'une œuvre, d'un courant, d'une période. Avatars du romantisme Cette origine commune fournit un modèle d'intelligibilité fondamental pour penser aussi bien la période historique que l'œuvre littéraire : l'idée de totalité organique, vivante, synthétique. Ainsi, dans le premier et le dernier chapitre de son ouvrage, intitulés respectivement « Esquisse biographique » et « Platonisme », Curtius insiste sur l'esprit de synthèse de Proust, sa capacité à dépasser les clivages, dans sa vie (il organisait des réunions d'amis d'opinions différentes), comme dans son œuvre. L'idée de transcendance joue dans cette critique un rôle fondamental : « dans cette spiritualité se résolvent toutes les dissonances » – la résolution des dissonances, le fait de rassembler le divers dans une unité harmonieuse étant une capacité prêtée à Proust et à son œuvre mais aussi un geste typique de la philologie romane, de sorte que la critique semble ici se forger un objet à son image. Il s'agit en effet d'une méthode critique consistant en la reconstitution d'une logique latente, que Curtius décrit remarquablement en mettant en scène sa première lecture : « On succombe sous la masse d'éléments en apparence désordonnés (...) On perçoit, en même temps, les accords d'une musique inconnue dont on ne sait analyser l'harmonie (...) On soupçonne dans le retour de pareilles constructions une loi cachée . » Or, ce qui

est décrit ici comme une simple expérience de lecture est en réalité le postulat fondateur de toute critique de ce type, quel que soit son objet : à partir d'un élément séminal, parvenir à réorganiser toute l'œuvre pour en construire la cohérence. On s'amusera à relever la suite du propos : « Toutefois, nous n'entrevoions pas encore ce qui relie à l'ensemble le trait isolé que nous venons de saisir. Mais nous avons du moins un point de départ . » Même s'il s'agit d'une traduction, on ne peut s'empêcher de retrouver dans ce passage la formule « point de départ » chère à Georges Poulet – à telle enseigne qu'il en fait le sous-titre du troisième volume des Études sur le temps humain. Continuité et discontinuité

Au-delà de ce rapprochement, on doit relever le dialogue explicite qui s'établit entre Curtius et Proust, autour d'une question décisive : le rapport entre continuité et discontinuité. Dans une herméneutique organiciste, la question se résout toujours plus ou moins de la même façon : « derrière » la discontinuité apparente, « de surface », on trouve une continuité « profonde » (je n'insiste pas sur le rôle des métaphores spatialisantes dans ce dispositif).

On trouvera par exemple dans l'article d'Auerbach une assez bonne illustration de ce phénomène. Le romaniste insiste sur la supposée « myopie » proustienne, sur la façon dont la Recherche se présente comme une succession d'éléments disparates : « une conversation décousue, quelques arbres, un réveil matinal ou le processus interne d'un mouvement de jalousie . » En tant que romaniste, Auerbach est sans doute plus sensible qu'un autre à cet aspect du texte : il aime à considérer les grands ensembles, pense par siècles et continents, est porté naturellement à la synthèse. Lui qui cherche à tout prix la continuité, dans l'histoire, la culture et les œuvres, ne trouve ici que discontinuité. Ce texte pose donc assurément le problème du détail dans la pensée d'Auerbach, et le résout en recourant à l'analogie : à la façon de la monade leibnizienne, le détail proustien tel qu'Auerbach le conçoit a beau être sans porte ni fenêtre, il porte en lui la capacité d'exprimer l'univers. Toute la fin de l'article entend ainsi expliquer le succès de l'œuvre : « c'est ainsi que la plainte et la joie des personnages, les larmes et le rire qui leur sont dus montent, délicieusement et empreints d'une véritable grâce, à partir de détails en apparence anodins, en fait essentiels, à partir de leur enracinement dans leur société, leur langage, leurs mouvements ». De la sorte, Auerbach peut lire l'œuvre de Proust comme une totalité organique, où l'existence du fragment n'est que provisoirement concédée, celui-ci se voyant bientôt réintégré à l'œuvre.

La Recherche présente pour le critique l'avantage de thématiser la question de la continuité et de la discontinuité (à propos du temps et de l'espace, que Curtius étudie pour sa part dans un chapitre de son ouvrage) tout en exemplifiant elle-même cette question : pour les critiques que nous considérons, cette œuvre qui parle d'objets discontinus qui finissent par s'avérer continus est elle-même un objet d'abord discontinu qui finit par s'avérer continu. Et si cette question est si prégnante, c'est probablement parce que les deux gestes de toute critique sont la fragmentation et l'unification, la fabrique du discontinu et la fabrique du continu, de sorte que la critique tout en prétendant parler d'une œuvre qui lui préexisterait ne fait en réalité que commenter ses propres gestes. On remarquera ainsi que dans tous les travaux de Georges Poulet, quel que soit l'auteur envisagé, l'œuvre commentée est toujours ramenée au récit d'une conscience menacée d'effritement, de pulvérisation, de désagrégation, mais qui finit par constituer sa propre unité. Il faudrait étudier la façon dont Georges Poulet récrit toute la littérature française et parfois mondiale à l'aune du tout début du récit proustien. Mais tenons-nous en à Proust pour le moment : d'un bout à l'autre de son œuvre critique, Georges Poulet voit dans la Recherche l'histoire d'un sujet en quête de son intégrité, qui cherche à donner une unité au temps ou à l'espace d'abord perçus comme une collection de fragments éparpillés. Or cette question va être au centre d'un dialogue indirect entre Poulet et Curtius. En effet, l'allusion à Curtius dans L'Espace proustien a une histoire, que je voudrais raconter en proposant une petite tentative de génétique du texte critique. Suite à la communication de la première mouture de « L'espace proustien » lors des Entretiens sur Marcel Proust de 1962, Georges Cattaui interroge Georges Poulet en faisant remarquer que la lecture de Curtius, fondée sur l'idée de continuum, contredit la sienne. Georges Poulet s'en souviendra dans la version publiée de L'Espace proustien, où un passage entier cite explicitement Curtius et s'efforce d'accorder son étude avec l'analyse initiale de 1962, à l'aide de concessions typiques de la manière de Poulet : « Malgré tout ce qui a été dit précédemment sur le caractère essentiellement discontinu du monde proustien, le grand critique Curtius n'avait pas tort de prétendre que la continuité, au contraire, en était un des traits les plus marquants... »

Georges Poulet avait confié lors de la discussion postérieure à sa communication qu'il aurait aimé « faire un effort de synthétisation de l'œuvre proustienne » : si à Cerisy aucun point d'accord n'avait « finalement réuni partisans et adversaires

de la continuité », ce point d'accord est trouvé par lui dans son livre, et c'est ce qui explique son caractère plus souvent adversatif que ses autres études, son cheminement plus dialectique. Bel exemple de « dialogue critique », assurément, et typique de la façon dont la pensée d'un Georges Poulet, plus que tout autre portée à la conciliation et à la synthèse, parvient elle aussi à « résoudre toutes les dissonances »...

La ressemblance de la partie et du tout

Au-delà de ces dialogues manifestes, la prégnance d'une conception organiciste de l'œuvre littéraire détermine chez ces auteurs un certain nombre de procédures métatextuelles communes. Je voudrais en détailler quelques-unes, à commencer par une configuration persistante : l'articulation entre microcosme et macrocosme, attendue en contexte organiciste dans la mesure où les éléments d'une œuvre ne se contentent pas d'être en relation les uns avec les autres, ils ont aussi vocation à exprimer le tout. La construction de l'analogie entre la partie et le tout sera ainsi une procédure privilégiée chez ces auteurs.

Chez Curtius, c'est à la musique qu'il revient d'occuper explicitement ce rôle : « La musique est dans l'œuvre de Proust comme le microcosme dans le macrocosme, ou bien encore comme le miroir qui, dans ce Van Eyck du musée de Londres, reflète à nouveau et microscopiquement tout le contenu du tableau . » On aura reconnu l'allusion au tableau Les Époux Arnolfini, exemple inusable de la mise en abyme picturale. La même image du miroir apparaît dans *Forme et signification* de Jean Rousset qui fait d'Un amour de Swann l'emblème de l'ensemble de l'œuvre : « Proust place à l'une des entrées de son roman un petit miroir convexe qui le reflète en raccourci . » Il s'agit dans chaque cas, pour une critique qui se veut « immanente », de trouver à l'intérieur du texte lui-même l'élément auquel on comparera le texte. En d'autres termes, il s'agit de s'autoriser d'une analogie interne pour fonder sa lecture.

Mais cette construction d'une analogie interne s'autorise elle-même des analogies que le narrateur que construit, en particulier dans *Le Temps retrouvé*, de sorte que la ressemblance fondamentale, c'est la ressemblance entre le narrateur et le critique. Dans le chapitre précédemment cité de *Mimésis*, Auerbach note ainsi, à propos de la technique d'écrivains comme Proust et Woolf :

On peut comparer cette technique de certains écrivains modernes avec la démarche de quelques philologues modernes qui pensent que d'une interprétation de quelques passages de Hamlet, de Phèdre ou de Faust on peut tirer plus de choses, et des choses plus essentielles, sur Shakespeare, Racine ou Goethe et leur époque que d'études qui traitent systématiquement et chronologiquement leur vie et leurs œuvres ; le présent ouvrage peut aussi être cité à titre d'illustration . Un métaphilologue encore plus moderne s'amuserait sans doute de voir avec quelle innocence le romaniste vend ici la mèche en affirmant sans ambages que la méthode à l'aide de laquelle il envisage l'ensemble de la littérature mondiale passée, présente et à venir, est de fait adossée à une esthétique historiquement située et par là même hautement relativisable. Dans le roman moderne, écrit encore Auerbach dans *Mimésis*, « on croit (...) que n'importe quel fragment de vie, pris au hasard, n'importe quand, contient la totalité du destin et qu'il peut servir à le représenter. » Dans la philologie romane, on croit à peu près la même chose : on peut prendre au hasard (ou presque) un élément de l'œuvre (justement parce que celle-ci ne doit rien au hasard) et retrouver la totalité de sa genèse et de sa composition. La ressemblance du fond et de la forme

C'est au même principe qu'obéit un autre type de construction d'une ressemblance : celle qui consiste à affirmer que la forme de l'œuvre est analogique de son sens. J'appellerai ici, en annexant sans vergogne un concept genettien , « rêverie mimologique de l'herméneute » cette manière de poser que la structure de l'œuvre doit ressembler à la structure de l'univers qu'elle dénote, ce qui n'est en effet, à tout prendre, qu'une transposition à l'échelle de l'œuvre du fantasme cratyléen d'une ressemblance entre les mots et les choses. Et c'est évidemment l'analyse stylistique de la phrase proustienne qui constitue l'un des lieux essentiels où se déploie cette rêverie mimologique. Dans le chapitre « Le rythme des phrases », Curtius écrit ainsi : ... l'originale beauté de cette phrase réside en ceci qu'elle nous rend à la fois un objet, son image et l'image de cette image. Elle décrit un effet musical au moyen d'une métaphore visuelle ; la sonorité de la musique de Chopin est définie par un système de lignes et de courbes. (...). S'il existe quelque part une coïncidence totale du fond et de la forme c'est bien ici .

L'étude « Le style de Marcel Proust » de Spitzer reprend et développe la même idée : si « Proust aime les subordonnées », c'est qu'elles « illustrent, reproduisent en quelque sorte dans l'architecture acoustique la subordination

des hommes au hasard, des individus au tout, etc. » C'est ainsi que la complexité des phrases peut « refléter » la complexité de l'univers , une « chute d'eau » fournir une « chute de phrase , le gonflement périodique transposer l'« amplification intérieure de l'événement psychologique ». Ce qui doit en dernière analyse apparaître comme la reprise du bon vieux postulat (mallarméen, entre autres) de remotivation du langage apparaît bien quand Spitzer parle de la phrase de Proust comme d'une « onomatopée syntaxique », ou de « phrase-image » sur le modèle du « mot-image . » Ce qu'on pourrait encore appeler un postulat d'iconicité, qui permet de procéder à une herméneutique de la forme fondée sur une analogie entre contenant et contenu, se retrouve dans la critique thématique, dès que celle-ci entreprend d'adjoindre à l'étude des thèmes récurrents celle des configurations verbales. Cet élargissement de l'objet de l'herméneutique est peu ou prou toujours placé sous les auspices de Proust et Spitzer. Ainsi, dans l'avant-propos de *Forme et signification*, Spitzer occupe une fonction précise, puisqu'il vient incarner un idéal pour l'étude de la forme aux yeux d'une critique thématique qui, à l'exemple de Georges Poulet, tend à s'en désintéresser. Dans cet ouvrage, ce qui est présenté comme un truisme – « l'art réside dans cette solidarité d'un univers mental et d'une construction sensible, d'une vision et d'une forme » – repose sur tout un faisceau de présupposés. L'idée selon laquelle les structures « trahissent un univers mental » suppose en effet une lecture analogique des formes : on reconstitue la vision du monde en reconstruisant l'entité dont la forme serait l'icône. Significativement, Jean Rousset peut reprendre un énoncé de Georges Poulet pour en faire la traduction : l'herméneutique des formes aboutit au même résultat que l'herméneutique du contenu. Les vocables employés par la critique sont le lieu du passage de la forme au contenu : « intermittence », « discontinuité », « permanence », décrivent l'œuvre de Proust mais fonctionnent aussi sur le plan métaphorique pour décrire le « moi », terme propice à toutes les expressions imagées, et par ailleurs chargé d'ambiguïtés, puisque c'est à la fois le héros qui cherche un moi « unifié et créateur », et l'écrivain dont l'œuvre, comme unification de fragments, paraît être une métaphore du « moi ». On a dit que l'analogie entre partie et tout s'autorisait peu ou prou des analogies effectuées par le narrateur lui-même. Il en va de même ici : le cratylisme du narrateur est toujours rappelé sinon invoqué pour légitimer la lecture mimologiste des critiques. Chez Curtius, le bref chapitre « Le rythme des phrases » intervient juste après le chapitre « Noms de villes », consacré à la rêverie cratyléenne du narrateur sur les toponymes, rapprochée par la critique

des rêveries sur l'« audition colorée » et présentée comme une forme sophistiquée des Voyelles de Rimbaud. De même, Jean-Pierre Richard évoque-t-il le thème de « la motivation imaginaire » dans la Recherche : la désignation, donc la mise à distance, de la notion de « motivation » permet paradoxalement le recours libéré à la lecture motivante. Un chapitre étudie les motivations explicites, les suivants peuvent alors reprendre l'hypothèse d'une motivation implicite, et proposer des lectures cratyléennes de passages qui ne font pas l'objet d'une telle lecture de la part du narrateur. Ajoutons que Jean-Pierre Richard ne se prive nullement d'effectuer de telles lectures sur d'autres auteurs : il ne s'agit donc pas d'un geste qui serait spécifiquement autorisé dans le cas de la Recherche, mais bien d'une des procédures disponibles pour la critique, qui trouve ici, ponctuellement, à s'autoriser en se mettant en abyme. Le critique qui signale la rêverie peut désormais d'autant mieux s'y adonner, le cratylisme du narrateur devient celui de l'herméneute.

Le premier élément de cette rhétorique serait le mimétisme comme argument d'autorité. Le chapitre de Curtius « La tâche du critique » présente ainsi sa méthode : « C'est la méthode de toute véritable critique. Proust lui-même la définit dans son essai sur Ruskin. » De même, Spitzer commence son étude en rendant hommage au travail de Curtius, auquel il attribue le mérite d'avoir employé « la méthode même que préconisait Proust ». Dans un entretien de 1975, Jean Rousset déclare : « si j'ai été fécondé par Proust, c'est plus encore par mon travail sur son texte, lu dans une perspective que l'auteur avait lui-même recommandée (...). Cette première étude m'a conduit à en tenter d'autres, dans le même sens, sur divers auteurs » L'idée selon laquelle il est possible d'extrapoler la méthode proustienne pour l'appliquer à des œuvres qui ne sont pas de Proust était déjà présente dans *Forme et signification*, en dépit de la posture qui consiste à affirmer qu'il adapte sa démarche à chaque œuvre, indiquant par exemple que l'« instrument critique ne doit pas préexister à l'analyse », que le critique doit être un « lecteur mimétique . »

Le second élément serait précisément cette posture, qu'on pourrait qualifier d'ethos du philologue : elle découle directement de l'affirmation du mimétisme, et consiste à affirmer que le critique se contente de lire l'œuvre, de lui obéir, de la prolonger, en la laissant s'auto-interpréter. Cette rhétorique est particulièrement sensible chez Rousset : si, par exemple, son analyse de la Recherche s'intéresse au rapport des parties au tout, c'est que « l'auteur lui-

même (...) y invitait expressément » ; il s'est contenté de prendre l'auteur « au mot », de lui appliquer ses propres principes.

De la philologie romane, les herméneutes francophones auront peut-être avant tout gardé cette mise en scène si particulière d'un rapport au texte qui dissimule son intervention sous les traits d'une soumission.

La philologie française, pragmatique avant tout ?

Or, élaborer une synthèse théorique des pratiques françaises n'est pas une entreprise aussi évidente qu'il y paraît comme le souligne Frédéric Duval dès l'abord de son article : « il peut sembler paradoxal d'examiner les pratiques françaises d'un point de vue théorique (fidélité à l'original, à l'archétype, fidélité au témoin) alors que "l'école française", si elle existe, a renié depuis Joseph Bédier une conception théorique de la philologie pour adopter, affirme-t-elle, une attitude pragmatique ». La France semble donc avant tout se caractériser par une absence de réflexion théorique au profit d'une approche avant tout pragmatique, variable selon chaque texte édité. Les deux seules constantes semblent être le refus des éditions reconstructionnistes et, souvent, la hantise de l'original. Pour tenter cependant de brosser un tableau de la pratique française, Frédéric Duval s'attache d'abord à présenter le contexte historique et les conditions d'exercice qui ont eu une influence certaine sur les pratiques éditoriales : il montre ainsi la part de l'héritage théorique dans la pratique philologique française, mais aussi le poids des exigences des collections où sont publiées les éditions ainsi que de l'institution universitaire qui forme les éditeurs. Il interroge ensuite les pratiques mêmes des éditeurs de texte pour y discerner leurs présupposés ainsi que leurs points faibles et leurs points forts. Héritages et conditions d'exercices de la pratique éditoriale française

Retracer les évolutions de la pratique éditoriale en France est nécessaire pour voir la part de l'héritage dans les pratiques actuelles, part très importante en France comme le montre l'auteur. Les principes de la critique textuelle élaborés par Karl Lachmann (1793-1851) pénètrent rapidement en France (à partir de 1872), par l'intermédiaire de Gaston Paris (1839-1903). Elle donne lieu à des publications considérables (notamment dans la collection de la Société des Anciens Textes Français). Ce dynamisme français de l'édition est à replacer dans le contexte de rivalité franco-allemande de l'époque. Joseph Bédier, un élève de G. Paris, développe en 1913 une méthode éditoriale plus légère dans son édition du *Lai de l'Ombre*. Le principal reproche fait à Lachmann est celui des stemmas bifides, auquel on aboutirait presque toujours (il s'agirait donc d'un vice de méthode). Il se propose à l'inverse de choisir un manuscrit de base qui ne sera pas nécessairement le plus voisin de l'original mais celui « qui présente le moins souvent de leçons individuelles, celui par conséquent qu'on est le moins souvent tenté de corriger ». Ce témoin doit être ensuite, dans la mesure du possible, respecté. On constate ensuite en France un abandon des éditions

reconstructionnistes dans les années 1930, ce qui n'a pas été le cas à l'étranger. Depuis l'entre-deux-guerres, l'école française se maintient sur cette position bédieriste en se méfiant des discussions théoriques, et en affichant une attitude pragmatique : il faut élaborer des pratiques spécifiques suivant le texte édité. Pour F. Duval, cette position est « plus rassurante et moins lourde ».

On assiste donc à un retrait théorique qui se voit notamment avec le refus des éditeurs français d'entrer dans la polémique causée par le livre de Bernard Cerquiglini, *l'Éloge de la variante*, publié en 1989. C'est surtout outre-Atlantique qu'il a été reçu comme un manifeste censé dépoussiérer la philologie et établir les bases d'une discipline renouvelée. Des débats violents ont été menés, à la fois dans des colloques et à travers des périodiques [2], mais à l'étranger et sans participation française, à l'exception notable de Philippe Ménard. Lorsqu'on réfléchit en France sur la pratique éditoriale, on le fait à la lumière de l'histoire de la discipline : il s'agit plus d'une histoire de la théorie que d'une théorisation, comme le montre la place accordée à l'histoire de la discipline dans les quelques manuels d'édition publiés. L'autre axe de réflexion est synthétique : les pratiques éditoriales ont ainsi donné lieu à des bilans sur les évolutions méthodologiques, en particulier à la fin du siècle dernier. À la lumière de ces travaux, l'auteur se demande s'il existe une école française. Une école supposant une méthode définie enseignée par des maîtres et suivie par des disciples, il conclut par la négative et constate même que le refus d'une réflexion théorique sur l'édition a conduit beaucoup de jeunes éditeurs à être bédieristes sans le savoir. On a ainsi une absence de débat et un consensus méthodologique désormais presque inconscient. Les éditeurs étrangers (Jean Rychner, Anthonii Dees, ...) n'ont de plus que peu d'influence sur les pratiques françaises. En l'absence d'une véritable école, F. Duval, pour retracer l'évolution des pratiques, choisit d'évoquer des personnalités qui ont joué un rôle important dans le domaine de l'édition : Félix Lecoy (1903-1997) bédieriste mais surtout pragmatique, prônant l'authenticité du texte, Jacques Monfrin (1924-1998) pragmatique tempéré par un lachmanisme modéré, Philippe Ménard (1935-) partisan d'une voie moyenne, très pragmatique, et enfin Gilles Roques, lexicographe et lexicologue. F. Duval s'attache ensuite à décrire rapidement le panorama éditorial puisque les collections qui publient les travaux peuvent également conditionner la présentation, voire l'élaboration, des éditions. Il constate tout d'abord que c'est en vertu de leurs qualités littéraires supposées que l'immense majorité des textes a été et est encore éditée. Ils le sont dans

deux types de collections, d'érudition universitaire ou de poche, même si l'écart entre les deux tend aujourd'hui à se réduire. Les éditions universitaires sont dominées par deux maisons spécialisées : Droz à Genève (Textes littéraires français, à partir de 1945 et les Publications romanes et françaises qui présentent un appareil plus lourd) et Champion à Paris (Classiques Français du Moyen Âge, à partir de 1910, surtout d'obédience bédieriste). Les collections de poche sont assez variées : si la Bibliothèque Médiévale créée par Paul Zumthor chez 10/18 a été abandonnée, les Lettres Gothiques dirigées par Michel Zink depuis 1990 pour le Livre de Poche rencontrent un grand succès. On y trouve des textes repris d'une édition de référence et accompagnés d'une traduction, mais aussi quelques rééditions élaborées à partir de manuscrits qui n'avaient pas servi de base antérieurement (Roman de Troie, d'Eneas ou le Haut livre du Graal). L'apparat critique tout comme l'introduction linguistique et le glossaire sont allégés. Il faut aussi citer la collection Champion classiques : Moyen Âge, dont la direction littéraire infléchit les pratiques éditoriales. Enfin, la Pléiade a publié quelques volumes, qui sont plutôt destinés à un public cultivé amateur, comme en témoignent leur mise en page ainsi que la place de l'apparat en fin de volume. F. Duval souligne la part non négligeable de l'aspect commercial sur les pratiques éditoriales : l'opportunité de publier dans des collections présentant un appareil réduit comme les collections de poche favorise des travaux souvent rapides mais aussi des éditions conservatrices. Cependant, les dix dernières années montrent une augmentation du travail de première main comme de la place de l'apparat dans ces collections, ce qui pourrait entraîner une modification à terme des exigences basiques de celles-ci. L'auteur examine ensuite la place de la philologie dans le paysage universitaire français qui peut conditionner, autant que la forme des publications, la formation des futurs éditeurs de texte. Or il constate que la philologie est absente de l'université française, car elle est divisée entre les départements de langue et de littérature, tandis que les disciplines qui lui sont liées comme la codicologie ou la paléographie dépendent plutôt du département d'histoire. Cette situation résulte de la séparation, sous l'influence du positivisme au 19^{ème}, siècle entre les disciplines s'attachant à la matérialité du texte et celles qui traitent de son interprétation. La philologie connaît de plus des pratiques totalement divergentes suivant les textes auxquels elle s'applique : les différences entre l'édition des textes classiques, celle des textes médiévaux et la critique génétique empêche qu'elle soit considérée comme un socle commun aux enseignements. Peu d'institutions enfin forment à l'édition de texte, et on a plus

affaire à des étudiants non philologues qui se forment peu à peu. Après avoir présenté les conditions historiques et institutionnelles qui ont influencé et influencent les pratiques éditoriales françaises, F. Duval s'attache à questionner les pratiques mêmes des éditeurs à partir de quatre notions : l'original, l'archétype, le texte du manuscrit et le texte de l'édition. L'attitude des éditeurs face à ces quatre états du texte lui semble en effet révélatrice de leurs pratiques. Il constate d'abord un flottement dans l'appréhension de ces différents statuts du texte qui conduit à une confusion entre ces derniers, dommageable pour la réflexion éditoriale. Cela se voit en particulier dans les introductions où le texte étudié est implicitement celui de l'auteur et non celui de l'édition. On passe ensuite en revue les avantages comme les inconvénients des différentes positions qui mettent en jeu ces quatre statuts du texte. fidélité au sens originel au-delà de l'archétype. Pour de nombreux éditeurs français, derrière Félix Lecoy, le concept d'original est totalement étranger au Moyen Âge, et il vaut donc mieux chercher à présenter un texte indiscutablement authentique, comme celui contenu dans un manuscrit, que de chercher à reconstituer une réalité anachronique. Cependant, beaucoup d'éditeurs cherchent à concilier la fidélité au témoin et celle à l'auteur, autrement dit à l'original. C'est en particulier le cas des partisans de la voie moyenne comme Philippe Ménard « qui entérine une pratique commune en France mais qui n'avait pas jusqu'alors été formalisée » (p. 136). Celui-ci en effet affirme que « suivre naïvement un copiste, c'est toujours trahir l'auteur. Il y a place pour une voie moyenne où l'on conserverait les leçons isolées des manuscrits lorsqu'elles ne sont ni des innovations fâcheuses ni des erreurs manifestes, où l'on corrigerait les passages gravement fautifs ». La position des historiens est ici moins problématique : le plus important à leurs yeux étant l'accès à la teneur originelle du message, la combinaison pour ce faire de manuscrits incomplets ou linguistiquement et chronologiquement hétérogènes n'est pas jugée comme un obstacle rédhibitoire. F. Duval regrette que le fait de prendre seulement en compte le texte jugé authentique d'un manuscrit de base comme c'est le cas majoritairement en France évacue souvent totalement la question de l'original, qui aurait pu au moins être posée et traitée dans l'apparat critique. fidélité à l'archétype. Cela pose la question du stemma, sans lequel on ne peut déterminer d'archétype. Comme de plus en plus d'éditeurs français considèrent que les relations qu'entretiennent les manuscrits sont trop complexes pour être résumées par un stemma, ce dernier a tendance à disparaître. L'éditeur ne se pose plus alors la question de la totalité de la tradition manuscrite mais

seulement celle du choix du manuscrit de base. De ce fait, il n'est souvent pas choisi en fonction de ses relations avec l'archétype mais sur des critères comme : « la complétude, l'ancienneté, la meilleure intégralité du texte, l'absence ou la moindre proportion de remaniements » . C'est le critère de l'écart chronologique entre la rédaction et le manuscrit de base qui prime le plus souvent, alors même que l'on sait que les manuscrits les plus récents ne sont pas forcément les plus mauvais (même si cette notion est plus facile à appliquer en latin où la variation diachronique est moindre).

fidélité au témoin : La plupart des éditions comportent une protestation de reproduction fidèle du manuscrit de base choisi, ce qui peut sembler étrange à l'époque où d'autres moyens, de l'édition diplomatique à la photo numérique, permettent une reproduction bien plus fidèle que celle à laquelle se livrent les éditeurs. De plus, la fidélité au témoin, seul authentique, passe forcément par un éloignement de l'original, ce qui ne semble pas être perçu par tous les éditeurs. Cette fidélité joue dans deux opérations constitutives de toute édition : la transcription et la correction. Si les règles de transcription ont tendance à inscrire la mise en page du manuscrit de base dans la transcription qui en est donnée, traduisant ainsi les nouveaux intérêts des chercheurs pour le rapport entre texte et image, le traitement des graphèmes et des allographes, ainsi que de la césure des mots et de la ponctuation est bien moins développé. C'est à chaque fois le code graphique moderne qui est utilisé, ce qui est inévitable pour la lisibilité des éditions, mais qui devrait donner lieu à un compte rendu, au-moins bref, des pratiques médiévales rencontrées. Pour les corrections, c'est avant tout le critère d'intelligibilité, plus que la notion de faute, qui est mis en avant. Mais ce principe flou conduit à des pratiques éditoriales très diversifiées, car si la faute ne peut être déterminée que par rapport à l'archétype ou à l'original, l'intelligibilité est fonction d'un lecteur médiéval supposé ou plus souvent du lecteur contemporain. Suivant ce principe ne devraient donc être corrigées que les erreurs évidentes qui nuisent à la compréhension du texte, ce qui pose le problème de la relativité de la notion d'erreur, en particulier au niveau linguistique. On a en effet une perception très normative de la langue aujourd'hui en France, à l'opposé de la conscience linguistique vernaculaire des locuteurs médiévaux (ce qui se voit par exemple en syntaxe avec les accords). Ces corrections normalisatrices risquent de donner une image déformée des futurs corpus textuels, qui serviront à leur tour de source aux futures grammaires de la langue médiévale. Dans le cas d'éditions visant à faciliter la lecture du texte, il vaudrait donc mieux parler de modernisation vulgarisante

bien plus que de correction. Enfin, le traitement des variantes est très divers, et n'a pas été modifié par les théories sur la mouvance ou la variance du texte médiéval. Un appareil complet est jugé onéreux et source de confusion, et beaucoup soulignent, pour justifier un appareil critique non exhaustif, que toutes les variantes ne sont pas exploitables. Mais cette position soulève le problème des lecteurs de la future édition : les linguistiques et les littéraires ne s'intéressent pas aux mêmes variantes. Une solution intermédiaire pour l'auteur consisterait à donner un choix et un classement des variantes omises. F. Duval termine sa synthèse en s'attachant à la présentation matérielle des éditions qui, derrière une homogénéité des titres des chapitres, est en fait très hétérogène. L'auteur développe surtout ici ce qui est selon lui le point faible des introductions françaises, à savoir l'étude linguistique, pourtant fondamentale. Elle doit en effet contribuer à la localisation et à la datation du texte, favoriser son établissement par la mise en évidence du système linguistique du copiste, contribuer à la compréhension du texte et enfin nourrir la connaissance générale de la langue. Cette faiblesse s'explique sans doute par la formation des éditeurs français, plus littéraires que linguistes. En détaillant entre phonétique, morpho-syntaxe et lexique, F. Duval souligne les erreurs de méthode les plus fréquentes (épingler une forme rare en morpho-syntaxe sans tenir compte de sa fréquence par exemple) et conclut en préconisant une limitation des objectifs de l'introduction linguistique qui pourrait être rendue possible par l'établissement conjointement avec des linguistes de grilles d'analyse systématiques qui permettraient une meilleure connaissance de la langue médiévale. Index, annexes et glossaires sont évoqués, en insistant pour ces derniers sur les efforts récents des éditeurs sous l'influence des comptes rendus de lexicographes comme Gilles Roques. F. Duval reconnaît dans sa conclusion que le bilan qu'il a dressé peut sembler plutôt négatif. Le principal problème pour lui tient aux principes d'édition exposés dans les introductions qui, repris presque mécaniquement aux éditions antérieures, sont en décalage avec l'évolution des pratiques. « L'insuffisance de la réflexion méthodologique conduit à revendiquer un pragmatisme qui n'est souvent que de façade » (p. 149) puisque les règles, qui ne sont que partiellement formulées, varient de fait très peu suivant les textes édités. On ne pourra donc que suivre l'auteur et inviter à un renouveau de la réflexion méthodologique et pratique qui devrait permettre de combiner les différentes méthodes traditionnelles et de les orienter suivant les lectures nouvelles des textes médiévaux théorisées récemment par les sémioticiens et les herméneutes.

Conclusion

En considérant la résistance qu'éprouvent certains peuples à articuler les lettres, consonnes ou voyelles, en certaines positions, ou l'habitude qu'ils ont contractée, de donner aux élémens de la parole une expression, ou une valeur différente de celle qu'ils avoient ailleurs, on devine pour ainsi dire la signification du mot qui se présente. C'est donc de là que commencent mes observations ; et partant des idiomes reconnus pour pères de la plûpart des autres qu'on parle ou qu'on étudie, je fais voir comment ils sont nés, et se sont formés ; en quoi ils s'éloignent les uns des autres, et en quoi ils se ressemblent et se rapprochent réciproquement. Je prouve en même temps que la cause principale de leur différence consiste dans la variété de l'accent, effet indubitable d'une différence insensible d'organisation. J'observe ensuite que la cause secondaire de la différence des langues, je veux dire la facilité de donner aux mots une signification différente de celle qu'ils avoient dans l'idiome d'où ils sont sortis, est une suite nécessaire de la première, bien plus qu'un effet du caprice ou de la réflexion, comme on pourroit le croire. (Denina, Préface à La clef des langues [1804], 128). Pour conclure : une rhétorique de la critique

Les divers auteurs ici rassemblés ont donc en commun de chercher à légitimer leurs protocoles herméneutiques en faisant de Proust non seulement le premier critique à utiliser leurs méthodes, mais encore l'auteur qui les inscrit dans son écriture romanesque même. Une certaine rhétorique commune circule donc dans l'ensemble de ces textes, et l'on pourrait la résumer en deux points qui constituent deux évidences du discours critique qu'il faudrait pouvoir relativiser.

Bibliographie

1. Essay d'une bonne Grammaire Française, Nuremberg 1696, 14. Seite des unpaginierten Vorberichts)
2. A. MABROUR, «L'alternance codique français : emplois et fonctions », *Constellations francophones*, 2, 2007-12-20, <http://www.publifarum.farum.it/>
3. A. GADACHA, « Planification et conflit linguistique
4. Les sources d'Internet